

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

Dimanche 24 décembre.

Le R. P. Lacordaire continue l'étude des phénomènes catholiques, c'est-à-dire l'action de la doctrine catholique sur l'âme, sur la société et sur la nature extérieure; aujourd'hui, après un rapide et lumineux résumé de la conférence dernière, il s'arrête et revient, avant de pousser plus loin, sur le fait de la répulsion permanente et invincible, manifestée par les hommes d'Etat et par les hommes de génie contre la doctrine catholique. Il aborde ainsi son sujet:

« J'en étais là, et maintenant je pourrais passer outre; mais je ne veux pas le faire. Après tout, ce n'est pas un petit phénomène que les passions de l'homme produisant à l'égard d'une doctrine cette répulsion que nous voyons dans le monde, à l'égard de la doctrine catholique. Que chaque homme isolément pris, blessé dans son orgueil et blessé dans ses sens, se révolte contre la doctrine catholique, je le conçois bien; mais qu'est-ce cela? Ce seront des révoltes partielles, ce seront des protestations perdues au sein des peuples. Le vice se cachera dans sa maison et dans son obscurité. Il se parera à l'extérieur des voiles de la vérité et du bien, et il laissera la société totale comme une armée rangée en bataille pour suivre son chemin, sans que cette armée s'inquiète des cœurs lâches qui battent sous le fusil et sous la poudre; et de même qu'une armée n'est pas ralentie dans ses desseins pour tous ces phénomènes obscurs qui se passent involontairement au cœur du soldat, de même, s'il ne s'agissait que de ces vices ou de ces répulsions isolées, la société passerait à côté, emportant toute cette fange dans son cours, comme un fleuve roule dans ses eaux des cailloux et de la boue; elle nous entraînerait tous à l'infini dans cet océan de la vie, dont les doctrines catholiques ne sont ici bas que le cours et le mouvement.

« Mais il y a autre chose, Messieurs, il y a une répulsion sociale; il y a l'effort de la société, il y a une guerre civile, et comme cette guerre civile, depuis 1800 ans, est toute l'histoire, comme c'est votre destinée et celle de votre postérité, il faut que nous arrêtions à cette passion publique, à cette guerre sociale, et par conséquent que je traite de la passion des hommes d'Etat, et de la passion des hommes de génie contre la doctrine catholique.

« Messieurs, la question est grave, elle est délicate; mais rassurez-vous, je vous traiterai comme Massillon traitait Louis XIV dans la chapelle de Versailles. Quelles que soient vos exigences et ma bonne volonté, je ne puis mieux faire pour vous que de vous traiter comme le grand siècle traitait son grand roi.»

Dans la première partie du discours, le R. P. recherche la cause de la passion des hommes d'Etat contre la doctrine catholique:

« Une des plus puissantes passions de l'homme, c'est la souveraineté; non seulement l'homme veut être libre, mais il veut être maître. Non seulement il veut être maître de lui et chez lui, mais il veut être maître des autres et chez les autres. « La rage de la domination, a dit l'illustre comte de Maistre, est entrée dans le cœur de l'homme. » Et je le blâme de cette expression, car le besoin de la souveraineté dans l'homme, ce n'est pas une rage, c'est une noble et généreuse passion. Un homme est comblé de tous les dons de la naissance et de la fortune, il peut vivre dans les jouissances de la famille, de l'amitié, du luxe, des honneurs, de la paix; il ne le veut pas, il s'enferme dans un cabinet, il y amasse à plaisir des travaux et des difficultés; il pâlit, il blanchit pour porter le poids d'affaires qui ne sont pas les siennes, il supporte plus que cela, il supporte l'ingratitude de ceux qu'il sert et auxquels il se dévoue, il supporte la rivalité des ambitions parallèles à la sienne, il supporte les calomnies dont il est le sujet chaque matin.

« Le dernier des écoliers, à peine sorti des langes de l'école, prend en main la plume, et lui, qui n'a pas de naissance, qui n'a qu'une ombre de talent à son aurore, lui qui n'a pas d'aïeux, qui n'a pas de services, à qui la société ne doit rien que le pardon de sa témérité, il attaque cet homme d'Etat qui, au lieu de jouir de sa fortune, s'est réservé à peine le temps de boire, entre l'inquiétude du matin et celle du soir, un verre d'eau tout sanglant, et cet homme, ce n'est pas seulement dans son cabinet, mais sur les champs de bataille qu'il descendra, il y accompagnera les héros, il veille à côté de Pépée d'Alexandre, et s'il ne la tire pas, son génie ne sera pas pourtant un bouclier qui empêche les balles d'arriver jusqu'à son sein, il meurt enfin, abrégé dans sa course, par les travaux, les soucis, la calomie. Il meurt, et en attendant que la postérité soit juste, les contemporains gravent sur sa tombe une épigramme.

« Messieurs, que l'ambition soit une passion, je le veux, mais du moins c'est une passion qui exige de la force, et, après le service désintéressé de Dieu, je ne connais rien de plus héroïque que le service public de l'homme d'Etat. J'avais donc raison de blâmer le comte de Maistre, il aurait dû dire que le besoin de la souveraineté était inné dans le cœur de l'homme, et pourquoi pas? Savez-vous bien la première parole qui vous a été dite quand vous tombiez des mains de Dieu? Savez-vous quelle a été la première bénédiction de l'humanité? Ecoutez-le, fils d'Adam, et connaissez votre grandeur: *Croissez et multipliez-vous*, a-t-il été dit à la race humaine quand Dieu lui parla pour la première fois, à toute cette race qui était pressée devant Dieu comme vous l'êtes ici devant lui-même encore aujourd'hui: *Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre, et soumettez-la, et commandez aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel et à tout ce qui se meut sur la terre.* Et dans un autre endroit de l'Écriture: *Dieu, est-il dit, a couvert l'homme de la puissance comme d'un vêtement, il lui a donné le gouvernement de tout ce qui est sur la terre.*

« Si telle est votre vocation, messieurs, si vous avez été appelés à gouverner la terre, comme les esprits célestes ont été appelés à gouverner les sphères supérieures, pourquoi n'auriez-vous pas l'ambition de votre nature; cette ambition s'est déréglée, sans doute, mais enfin, dans sa source, elle était le vœu de Dieu, et si elle n'existait pas, le genre humain périrait. Aussi le christianisme n'a-t-il jamais attaqué la souveraineté humaine.

« Il avait été nécessaire dès l'origine, l'homme ne pouvant individuellement exercer cet empire, il avait été nécessaire de le résumer, de le concentrer. Les nations s'étaient formées, elles s'étaient partagées la terre; et, en quelque manière que ce fût, elles avaient confié la souveraineté humaine soit à une assemblée, comme au sénat de Rome, soit à une race royale, comme ces races qui nous ont gouvernés depuis que nous formons ce corps social et cette souveraineté, ainsi organisée, c'était ce que l'on a appelé l'Etat.

« L'Etat, c'est la souveraineté humaine organisée et constituée; l'Etat, c'est cette force qui est à l'extrémité des frontières des peuples, et qui les garde, en inspirant le respect aux étrangers, alors même que les baïonnettes ne sont pas visibles; l'Etat, c'est la protection de tous les droits et de tous les devoirs; c'est la justice vivante qui, à tout moment, veille sur trente millions d'hommes, et fait que pas un de vos cheveux ne tombe impunément; l'Etat, c'est le sang qui a été versé depuis des siècles pour un peuple, ce sont ses ancêtres, son histoire, ce sont des batailles gagnées et des batailles perdues, c'est son drapeau sans tache; car alors même qu'il en a eues, nous ne les avons jamais, et c'est notre devoir que le drapeau national ne soit jugé que par Dieu; l'Etat c'est l'unité et la solidarité d'une grande famille humaine. Ah! oui, l'Etat c'est une chose sublime et sacrée! et le christianisme n'y a jamais touché.

« Il eût touché aux entrailles des nations, à la justice, à la paix, à la gloire, à l'unité, lui, ah! ne le croyez pas? Quand il est venu, il a trouvé la souveraineté humaine déshonorée par des excès, il l'a trouvée par terre, entre des crimes, il l'a ramassée, il l'a lavée, il l'a ointe dans ses basiliques, parla main de ses évêques et des Souverains-Pontifes. Il a tenu Clovis sur le pavois, en lui donnant des leçons qui éveillaient dans l'esprit des peuples la confiance, le respect, l'amour. Il a créé la royauté chrétienne, cette paternité qui n'avait pas d'exemple, il a créé aussi la fidélité, ce sentiment qui faisait qu'un pauvre enfant au maillot était sacré pour toute une nation, et que le dévouement à Dieu ne se séparant pas du dévouement à l'Etat, il sortait de tous les cœurs un élan qu'exprimait le poète en disant:

Si mourir pour son prince est un illustre sort,

Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort?

« Le christianisme a donc travaillé pour l'Etat, il a travaillé pour les princes, en vue de Dieu et de la patrie, il a élevé l'homme d'Etat plus haut qu'aucune doctrine ne l'avait élevé. Et moi-même, en commençant, je suis sûr que vous avez distingué aux accents de ma poitrine si je comprenais que la vie d'un peuple est autre chose que la vie de ses hommes d'Etat, et s'il y a un plus grand bienfait que Dieu puisse accorder aux nations que de leur accorder de grands hommes d'Etat.

« Et pourtant, Messieurs, ils ont été, je ne dis pas tous, mais beaucoup contre nous. Un antagonisme, une guerre civile est établie entre l'Etat et la doctrine catholique, et souvent même au sein des Etats les plus catholiques. Comment cela se fait-il? C'est que quelque étendue et quelque respectable que soit la souveraineté humaine, cette souveraineté que l'Église